Être ou ne pas être : un acte

Autor(en): **Mairens, Jacques**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **67 (1963)**

PDF erstellt am: **27.04.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-684714

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Être ou ne pas être

UN ACTE de Jacques Mairens

Personnages

Prudent Prudat	50 ans
Florimont Floque	sans âge
Cécile	20 ans
Robert Maréchal	22 ans
Deux hommes	

Bureau du maire, Prudent Prudat. Une porte au fond, une autre à gauche, à droite une fenêtre. Au second plan, à droite, un bureau: écritoire, buvard, paperasses, téléphone. Petite table avec un fichier. Canapé, chaises, une corbeille à papier. A une patère, un manteau: pèlerine, raglan ou gabardine brun noir.

Prudent, assis à son bureau, crayon en main, feuillette un rapport. Entre Cécile. C'est une jolie fille; elle porte un tablier-sarrau qui dissimule sa robe, ainsi qu'un grand mouchoir noué autour des cheveux.

CECILE – Robert est venu ?

PRUDENT – Robert ?

CECILE – Robert Maréchal. Je l'ai aperçu qui traversait la place.

PRUDENT – Non, Dieu merci, il n'est pas monté.

CECILE – Ce que tu peux le détester, ce pauvre Robert... Je me demande pourquoi... Tout ce que tu as pu en dire jusqu'à présent...

PRUDENT – *(avec évidence)* Je dis ce qui est...

CECILE – Il est orphelin, il n'a pas de fortune, il a abandonné la médecine pour la peinture. Ce qui ne serait pas arrivé, si tu lui avais avancé les dix mille francs qui lui auraient permis de terminer ses études.

PRUDENT – En effet, j'ai refusé de jeter dix mille francs par la fenêtre. *(Cécile veut protester)* Mais si, mais si, on connaît l'oiseau. L'argent qu'il n'a pas lui brûle les doigts, et il aime tellement le travail qu'il en laisse toujours pour le lendemain.

CECILE – Mais quel travail ? Il n'a raté aucun examen, que je sache ...

PRUDENT – Possible. Mais le petit pécule qu'il avait, il n'a pas su le faire durer. Et le seul argent qu'il ait jamais gagné, c'est sa mère qui le lui a refilé, en pièces de deux sous, quand il était gosse, pour qu'il avale son huile de foie de morue.

CECILE – Tu as bien de l'esprit.

PRUDENT – Je te dirai que je n'apprécie pas non plus le petit air goguenard qu'il arbore en me parlant. J'ai deux fois et demie son âge, et il me tutoie gros comme le bras, sous prétexte qu'il est mon filleul et que nos grand'mères étaient cousines.

CECILE – La belle affaire !

PRUDENT – De toutes façons, ce n'est pas un parti pour toi. Et je fais des vœux pour que tu le tiennes désormais à bonne distance.

CECILE – Sois sans crainte, je l'évite tant que je peux. *(Un temps)* Et plus je l'évite, plus j'ai envie de le voir.

PRUDENT – Ça te passera. On se croit amoureux, on n'est que bête. Un jour tu sauras que l'amour promet tout et ne tient rien.

CECILE – C'est flatteur pour maman.

PRUDENT – Justement. C'était une sainte femme, ta mère, incapable d'une idée folle. La preuve, c'est que je l'ai épousée. Elle pensait avec raison que le mariage doit être une assurance contre l'amour ... Alors, inspire-toi de son exemple.

CECILE – ... et accepte les hommages de Pochelon-Michard, cette momie à moustaches marmiteuses.

PRUDENT – Çà ... il n'a pas eu le prix du plus beau bébé, Pochelon-Michard. Toujours est-il que c'est le plus gros contribuable de la commune.

CECILE – Il a l'air vénéneux. Il doit puer le champignon.

PRUDENT – Tu as toujours été extravagante, mais cette fois, tu passes la mesure... Voilà un homme riche à millions, qui te prendrait avec ta chemise, et toi, au lieu de jubiler, tu critiques ses moustaches ! *(Florimont Floque est entré à gauche. C'est le secrétaire de mairie miteux: veston de coutil, pantalon trop court)* Qu'est-ce que c'est, Floque ?

FLOQUE – C'est Robert Maréchal qui aimerait vous parler.

CECILE – Robert ! Je ne veux pas qu'il me voie. *(Elle sort au fond)*

PRUDENT – Faites entrer. *(Exit Floque. Entre Robert. C'est un beau gars, d'allure désinvolte. Il porte une canadienne usée, un pantalon de velours côtelé, une chemise ouverte, sans cravate)*

ROBERT – *(levant la main droite)* Prudent Prudat, gardien de l'ordre, représentant des puissances et des dominations, salut et fraternité !

PRUDENT – C'est ça. Fiche-toi de l'autorité.

ROBERT – J'ai tort. Pas d'autorité, pas de bordereau d'impôt ... C'est limpide, voyons ... Chacun a sa petite partie à jouer en ce bas monde ... Moi aussi, j'ai une mission sociale ... *(Interrogation muette et mystifiée de Prudent)* Tu ne vois pas ? J'ai été créé pour servir de repoussoir aux bons petits jeunes gens de ce siècle. Pour leur montrer à quels abîmes peut conduire le mépris des préjugés bourgeois.

PRUDENT – En effet; tu n'es pas près d'avoir ta statue sur la place du marché. Tu as l'air salement fauché ...

ROBERT – Toi aussi.

PRUDENT – Moi, j'ai l'air fauché ?

ROBERT – Toi. Tu as des sous, c'est entendu, mais tu te contentes de les entasser. Tu n'as jamais compris qu'on ne possède l'argent qu'au moment où on le dépense. Donc, le résultat est le même. Tu vis comme un pauvre parmi les pauvres.

PRUDENT – Je ne suis pas pauvre, je suis économe. Je veille sur ma fortune, parce que je me connais: ma nature généreuse a toujours eu les yeux plus gros que le ventre. Si je m'écoutais,... il y a longtemps que je n'aurais plus un sou vaillant. Mais je me raisonne, je me prends par la peau du cou, je me dis: Halte-là, Prudent ! Pense à tes vieux jours, pense à ta fille ...

ROBERT – Pense à Robert, ton filleul, qui loge le diable dans sa bourse et qui n'est artiste que par le costume.

PRUDENT – Je t'en prie, ne recommence pas. J'ai refusé de te renflouer, et tu sais pourquoi. Tu n'as aucune stabilité. Tu as le génie du coulage. Tu es un vide, un trou, un hiatus de la nature ...

ROBERT – Ce n'est pas vrai. Je suis une dissonance de la musique des sphères. Excuse-moi. Finis ton couplet. Tu disais?

PRUDENT – Qu'est-ce que je disais ?

ROBERT – Que l'argent ne fait pas le bonheur ?

PRUDENT – Pas du tout. Ce que je dis, c'est: pas d'argent, pas de crédit.

ROBERT – ... pas de crédit et pas d'esprit. Par conséquent: pas de pommes à l'arbre de la science. *(Geste)* Double pénurie: crampe d'estomac et nuit sur le monde. D'où il ressort que l'argent est le principe et la fin de toute morale. Syllogisme sans faille.

PRUDENT – Tu me fatigues. Dis-moi plutôt ce qui t'amène. Tu es venu pourquoi ?

ROBERT – Pour exiger mon dû: six mille dollars. *(De sa poche, il tire un portefeuille dont il extrait un papier)* Voici le reçu que tu m'as remis il y a cinq ans. *(Prudent examine le papier)* Une valise contenant six mille dollars... que j'ai trouvée sur la route... Tu étais d'avis qu'elle était tombée de la voiture d'un Américain. Tu m'as déclaré: «Si dans cinq ans, le propriétaire ne l'a pas réclamée, cette valise, ... les six mille dollars sont à toi.»

PRUDENT – J'ai dit ça ? Alors je me suis trompé. Le délai d'attente est de huit ans.

ROBERT – Hein ? Tu badines, parrain ?

PRUDENT – Est-ce que j'en ai l'air ?

ROBERT – Tu as l'air de te payer ma tête, oui ...

PRUDENT – Que veux-tu que j'y fasse ? La loi dit huit ans !

ROBERT – Huit ans ! Autant dire jamais ! Nom d'un chien ! *(Il s'assied, anéanti)*

PRUDENT – D'ailleurs, tu sais, une fortune qui vous tombe comme ça, ... c'est une prime à la paresse. Malsain ! Malsain ! Le seul argent qui fasse vraiment plaisir est celui qu'on gagne avec ses dix doigts, à la sueur de son front.

ROBERT – *(exaspéré)* Ah, je t'en prie, laisse tes boniments !

PRUDENT – Six mille dollars, ça fait, voyons... *(Il calcule mentalement)* Ça fait plus de vingt-cinq mille francs.

ROBERT – Huit ans ! Que j'en trouve encore une de valise ...

PRUDENT – Qu'est-ce que tu en aurais fait ? Tu les aurais placés où, ces vingt-cinq billets ?

ROBERT – Dans le tonneau des Danaïdes ... ou bien, j'aurais allumé ma pipe avec ... ou bourré mon fusil de chasse ... *(Floque est entré à gauche)*

FLOQUE – Je vous demande pardon. Madame Cloche est là. Elle vient pour son augmentation.

PRUDENT – Qu'elle aille au diable !

FLOQUE – *(après avoir hésité)* Bien, Monsieur le maire ... Je le lui dirai. *(Il va pour sortir)*

PRUDENT – Suffit, Floque ... Etes-vous complètement idiot ou faites-vous semblant de l'être ? *(Geste de Floque. Prudent sort à gauche)*

FLOQUE – Un jour il me fera marcher à quatre pattes, le vieux crustacé ... *(Il sort à gauche. Robert se lève pour sortir au fond, quand la porte s'ouvre; paraît Cécile qui a ôté son sarrau et son mouchoir. Elle porte une jolie robe, des souliers à hauts talons)*

CECILE – *(feignant la surprise)* Tiens, Robert !

ROBERT – *(même jeu)* Cécile !

CECILE – Papa est sorti ?

ROBERT – *(désignant la porte de gauche)* Il est à côté. C'est moi qui sors. *(Il va pour sortir)*

CECILE – Tu es bien pressé.

ROBERT – Ce qui n'est pas pour te déplaire ... Mais c'est gentil à toi de faire semblant ...

CECILE – Robert ... A quoi rime cette comédie ? Tu es jaloux ?

ROBERT – Jaloux ? Moi ? Ce qu'il faut entendre !

CECILE – Pochelon-Michard m'a arrêtée l'autre jour pour me donner des nouvelles de sa sœur ...

ROBERT – ... de sa sœur ! *(Gros rire)*

CECILE – Le hasard a voulu que tu passes justement. On bavardait. Et après ?

ROBERT – Après ? Ce sera le manteau de vison et la grosse bagnole américaine.

CECILE – C'est peu.

ROBERT – C'est beaucoup, à côté de ce que j'ai à t'offrir. A ce jour je n'ai pas vendu un seul de mes tableaux; et j'ai juste assez de talent pour comprendre que je n'ai pas de talent.

CECILE – Alors laisse tes pinceaux et retourne à l'université. L'argent, ça se trouve... Je ferais n'importe quoi pour te venir en aide.

ROBERT – Je sais. Seulement papa s'y oppose. C'est lui qui a la clef de l'armoire aux confitures.

CECILE – On se débrouillera. *(Ils se regardent un moment)* M'aimes-tu encore ? Tout est là.

ROBERT – Je t'aime, je t'aime, je t'aime ... Toutes les nuits, je rêve de tes bras. Mais voilà ...

CECILE – Il n'y a pas de «mais voilà». C'est oui ou non.

ROBERT – Ça t'avancerait à quoi d'être aimée par un fruit sec, ... un tantinet gigolo sur les bords ?

CECILE – C'est oui ou c'est non ?

ROBERT – C'est oui aujourd'hui. Mais comme je souffre d'un excès d'imagination, j'essaye de te voir dans ta vérité, ... telle que tu m'apparaîtras, quand les coquilles me seront tombées des yeux ...

CECILE – *(vexée)* Délicieux. Je ferme les yeux et je savoure ...

ROBERT – J'ai beaucoup réfléchi, tu sais...

CECILE – Je sais. La réflexion, pour un amoureux, c'est toujours une bonne affaire.

ROBERT – Exactement. Au fond, qu'est-ce que l'amour ? Une astuce de la nature pour faire monter le taux des naissances. Il faut tordre le cou à ces petits dépassements de soi-même qui n'aboutissent qu'à la multiplication de l'engeance humaine. La femme est un piège.

CECILE – Tu n'es pas drôle.

ROBERT – Par un prodige de la chimie, tu étincelles comme l'étoile du berger. Alors, quand je te regarde, je cherche à te voir au delà des lèvres peinturlurées, au delà du petit nez enfariné ... Et qu'est-ce que je vois ?

CECILE – Ma parole, tu as bu ! Tu es complètement saoul !

ROBERT – Au contraire, je suis tout ce qu'il y a de plus lucide. Ta chair irradiante, sais-tu ce que c'est ? Quatre-vingts pour cent d'eau; le reste, du phosphore, de la graisse, de la chaux, du carbone pour faire trente crayons et du fer pour fabriquer un clou. Le tout vaut quinze francs, ... au prix actuel de la matière première.

CECILE – *(furieuse)* Oui. Et toi, ta fameuse lucidité, sais-tu

ce que c'est ? Quatre-vingts pour cent d'imbécillité; le reste, de l'inconscience, de la pose, de l'entêtement pour dix mules et du bafouillage pour une volière de perroquets. L'ensemble ne vaut pas un atome de matière grise dans la cervelle d'un âne.

ROBERT – Tout à fait d'accord. La question est de savoir: es-tu capable de m'épouser gratis ?

CECILE – Pas pour un empire que je t'épouserais ! Mon idée du bonheur, c'est d'être où tu n'es pas.

ROBERT – Bon, bon, je disparais. Je me fiche à la porte de ton cœur.

CECILE – Un cœur que tu as piétiné.

ROBERT – Tu le porteras en écharpe un jour ou deux.

CECILE – Monstre !

ROBERT – Monstre ... *(Rêveusement)* Quel joli mot ! J'entrevois des abîmes de tendresses vinaigrées ...

CECILE – Il n'y a pas de mots pour exprimer le dégoût que tu m'inspires.

ROBERT – Crois-tu ? Je vais t'aider. Foutriquet ? Non. Trop faible. Bon ... Anthropoïde ? Non plus ... Epluchure humaine ? Ordure au fil de l'égout ? Obscénité fétide ? Non, non, non. Trop balsamique. Notre langue est pauvre tout de même ...

CECILE – Ne cherche pas. Tout est fini entre nous. Pour moi, tu n'existes plus, tu es un homme mort. *(Prudent est entré à gauche. Cécile sort rapidement au fond)*

PRUDENT – Qu'est-ce qu'elle a dit?

ROBERT – Elle a dit que j'étais bon à faire de l'humus. En quoi elle a parfaitement raison.

PRUDENT – Autrement dit, elle te laisse tomber ...

ROBERT – ... comme une muscade. Au moins, je n'entendrai pas tes cris de beau-père plumé vif ... Il était écrit que j'épouserais la pauvreté et lui ferais beaucoup d'enfants.

PRUDENT – J'aimerais mieux savoir Cécile morte que mariée à un déclassé.

ROBERT – Pas de danger ... Ce n'est pas Cécile qui s'encanaillerait avec un barbouilleur de quatre sous, quand elle n'a qu'à se baisser pour ramasser un Pochelon-Michard, un monsieur qui promène sa calvitie dans les conseils d'administration et chante «Minuit, chrétiens» à la messe de Noël.

PRUDENT – *(jubilant)* C'est vrai ? Elle te l'a dit ? J'en suis bien aise. Rien ne pouvait m'être plus agréable ... *(Réprobateur)* Alors toi, le laissé-pour-compte, tu sais ce qui te reste à faire ? Déguerpir, disparaître...

ROBERT – C'est pourtant vrai. Qu'est-ce que je fiche ici, moi qui ne suis qu'un cafouillage du créateur, une vomissure de la classe dirigeante... Encore si j'étais une authentique fripouille... Mais je te rapporte les valises farcies de billets. Je joue les redressés dans un univers à quatre pattes ! Et j'ai une imbécile de conscience qui refuse de faire bon ménage avec mes petits boyaux... Mais qu'est-ce que j'ai pu faire au ciel pour mériter de vivre sans groin dans un monde de pourceaux, je me le demande ?

PRUDENT – Continue. Tes injures me font du bien. Plus je t'entends, plus je m'estime.

ROBERT – Pourquoi pas ? Donne-toi de hautes raisons. Jamais les satisfactions du ventre n'ont empêché l'esprit de philosopher.

PRUDENT – En voilà assez. Va te faire pendre ! Et ne compte pas sur moi pour l'oraison funèbre.

ROBERT – Dommage. Il n'y a que toi pour proclamer la chance de ceux qui partent pour un monde meilleur... A propos, la formule pour l'au-delà, c'est la 7 bis, la même que pour les passeports ? *(Il prend une formule sur la table)*

PRUDENT – On dit qu'on va se tuer,... mais généralement on prend une aspirine et on va se coucher. *(Robert s'assied au bureau et se met à écrire)*

ROBERT – *(écrivant)* Il n'y a que le dernier pas qui coûte. *(Un temps assez long)*

PRUDENT – Qu'est-ce que tu fabriques ? Je t'ai dit de lever l'ancre...

ROBERT – Tout de suite. *(Il écrit)* Tu n'aurais pas une cigarette ? La dernière. *(Il écrit)* C'est vrai; tu es contre la tabagie... Une prudence qui paie largement ses frais. *(Il pose sa plume)* Voilà, j'ai écrit mon testament. *(Il se lève)* Ecoute. *(Lisant)* Moi, Robert Maréchal, sain de corps et d'esprit, institue Prudent Prudat mon légataire universel, à charge d'éponger mes ardoises dans les bistrots de la ville, faute de quoi mon fantôme ira chaque nuit le tirer par les pieds. Fait le 18 septembre 19.. Signé: Robert Maréchal. *(Il donne le papier à Prudent)* Mets ça dans ton coffre. *(Ostensiblement Prudent chiffonne le papier et le jette dans la corbeille)* Voyons, parrain ! Mes dernières volontés ! La seule bonne chose que j'aie faite dans ma vie... Tu es un phénomène d'ingratitude...

PRUDENT – Suffit. Tu peux te pendre sous mes yeux, te couper en morceaux, répandre devant moi tes intestins.... je ne lèverai pas un doigt pour t'en empêcher...

ROBERT – Je te crois. Rien ne saurait troubler une mauvaise conscience.

PRUDENT – Qu'est-ce que tu oses dire ?

ROBERT – Je ne nomme personne. Les Prudents remplissent le monde. Ils sont légions, ils sont nuées, ils obscurcissent le ciel. Toi, tu n'es que la goutte d'eau sale qui fait déborder le calice. *(Prudent fait mine de lui jeter le classeur à la tête)*

PRUDENT – Ma patience ne tient plus qu'à un léger fil... *(Robert bat en retraite vers la porte. Floque entre à gauche avec du courrier à signer)*

ROBERT – Adieu, parrain, âne de Buridan de l'auge conservatrice et du râtelier socialiste ... *(Prudent lui lance le classeur qu'il évite en se baissant, puis il sort au fond. Floque ramasse le classeur)*

PRUDENT – *(tourné vers la porte)* Sale petite crapule ! Couche-dehors ! Crève-la-faim ! *(Il se rassied. A Floque)* Alors le bruit court, comme ça, que je suis un saltimbanque, un équilibriste qui penche à gauche et qui tombe à droite ?

FLOQUE – *(avec un geste vers la porte)* Ce coco-là, monsieur le maire, il a le cerveau mal organisé. Il cause, il cause, et n'écoute pas lui-même ce qu'il dit.

PRUDENT – Parlons net. Vous-même, Floque, vous êtes aussi d'avis que ce n'est pas l'abus des convictions qui m'étouffe, non ?

FLOQUE – La politique, que je dis toujours, c'est comme la peinture à l'huile, c'est très difficile.

PRUDENT – La politique, c'est l'art de couper la poire. Il y faut le tour de main, le sens de l'opportunité. *(Geste vers la porte)* Allez faire comprendre ça à un iconoclaste, à un bricoleur de navets informels ...

FLOQUE – *(qui n'a pas très bien compris)* Deux lettres à signer, monsieur le maire. *(Il les dépose sur le bureau)*

PRUDENT – La vie d'un homme public, Floque, est un élan de soi vers les autres. Il s'agit de concilier le moi et le non-moi, le oui et le non, le blanc et le noir. *(Il signe les lettres que Floque enfilera dans les enveloppes)*

FLOQUE – Le blanc et le noir, ça donne le gris.

PRUDENT – Parfaitement. Vous n'êtes pas un imbécile tous les jours, Floque. Vous avez compris qu'il y a deux hommes en moi: l'homme politique et le moraliste, l'homme de droite et le révolutionnaire ...

FLOQUE – Ce qui ne fait jamais que deux théories: une pour chaque situation.

PRUDENT – Pas nécessaire. Dieu merci, je porte en moi des phrases démocratiques et fraternelles qui s'appliquent à toutes les circonstances. C'est nous, les politiciens, qui sommes les vrais artis-

tes, nous qui savons donner leur dimension aux mots, et rendre grandes les choses petites, et frivoles les choses graves.

FLOQUE – Je l'ai toujours dit: c'est l'étiquette qui fait la marchandise. *(Un bruit de voix au dehors. Ils tendent l'oreille)*

PRUDENT – Qu'est-ce que c'est ? Allez voir, Floque... *(Floque va à la fenêtre, puis revient)*

FLOQUE – Tout un rassemblement autour d'un homme évanoui. Je crois qu'ils l'amènent ici. *(Floque va ouvrir la porte du fond. Entrent deux employés de la voirie portant Robert qu'ils tiennent, l'un par les jambes, l'autre sous les aisselles. Ayant déposé le corps inanimé sur le canapé, ils s'épongent le front avec leur mouchoir. Prudent semble frappé de stupeur)*

LE PREMIER HOMME – Bébert Maréchal... C'est moi que je l'ai vu le premier. Il s'était pendu avec sa ceinture à la balustrade du perron.

PRUDENT – Il est mort ?

LE DEUXIEME HOMME – Sûrement... Il est déjà froid. Sentez...

PRUDENT – Dieu vous entende... Je veux dire: Dieu ait son âme. Vous pouvez disposer. *(Exit des deux hommes qui soulèvent leur casquette en disant: «Au revoir, monsieur le maire.» Floque tâte le pouls de Robert)*

FLOQUE – Pas un battement. Rien. *(Le bras de Robert retombe inerte)* Si on lui faisait la respiration artificielle : Peut-être que...

PRUDENT – Laissez, Floque; c'est aux noyés qu'on fait la respiration artificielle. *(Il décroche la pèlerine dont il recouvre le corps de Robert jusqu'au menton)*

FLOQUE – Pauvre Robert ! Un garçon si intelligent, moissonné dans la fleur de l'âge. Et gentil, avec ça.... et généreux. Il en avait des copains ! Ça lui fera un bel enterrement.

PRUDENT – En attendant, allez me chercher cette valise que Maréchal a déposée aux objets trouvés, il y a cinq ans.

FLOQUE – Cinq ans ! Déjà ! *(Il va pour sortir, s'arrête sur le seuil)* Alors elle était à lui, cette valise ! *(Prudent tressaille. Floque sort)*

PRUDENT – *(troublé)* Est-ce que je me serais trompé ? Voyons ce qu'en pense le code civil. *(Il prend le code sur la table, l'ouvre, le feuillette, passe le doigt sur plusieurs articles. Tout à coup il hausse les sourcils, se frotte les yeux, met ses lunettes en vitesse, et lit les yeux exorbités)* Article 722. La chose est acquise à celui qui l'a trouvée, si le propriétaire ne peut être découvert dans

les cinq ans. *(Floque qui est entré avec la valise entend les derniers mots)*

FLOQUE – Cinq ans ! Qu'est-ce que je disais ? Et ce mariolle qui va se mettre la corde au cou, au lieu de se mettre à palper la galette. En voilà un qui n'a pas le sens de l'opportunité ...

PRUDENT – C'est bon, Floque. Allez glisser ces deux plis dans la boîte aux lettres, et en même temps, faites un saut chez le docteur Cuic, et dites-lui de passer ici pour un constat de décès.

FLOQUE – Bien, monsieur le maire. Mais j'y pense ... Il n'avait personne au monde, Robert Maréchal, et je doute qu'il ait fait un testament. Alors, qu'est-ce qui va se farcir le magot ? Le président de la République ?

PRUDENT – Ce n'est pas la peine de vous tracasser, Floque. Maréchal n'est pas décédé intestat.

FLOQUE – Non ?

PRUDENT – Non. Il a laissé un testament olographe.

FLOQUE – Olographe... *(Un temps)* Olographe ?

PRUDENT – Olographe. Ecrit de sa main. D'ailleurs qu'est-ce que ça peut vous faire ...?

FLOQUE – Oh, rien ... C'était pour dire ... *(En sortant)* Olographe ... *(Il sort. Aussitôt Prudent va reprendre dans la corbeille à papier le testament de Robert qu'il déplie, aplatit et repasse de la main. Puis il ouvre la valise, en sort des liasses de billets qu'il compte et soupèse avec une satisfaction visible. Derrière son dos, Robert ouvre les yeux, lève la tête, se dresse sur les coudes, puis retombe, tandis que Cécile entre au fond)*

CECILE – Où est Robert ? *(Elle l'aperçoit)* Seigneur, que se passe-t-il ? Il est malade ?

PRUDENT – Très ... Tout est fini pour lui.

CECILE – *(horrifiée)* Il est mort ? *(Geste de Prudent)* C'est impossible ! Il y a dix minutes, il était en parfaite santé !

PRUDENT – En effet, il est mort en parfaite santé. *(Autre ton)* Il s'est pendu avec sa ceinture... Un coup de cafard, probablement.

CECILE – Si c'est un rêve, il est atroce.

PRUDENT – Remets-toi, mon enfant. Il n'est pas malheureux: regarde ce visage apaisé. Du haut du ciel où il est maintenant, ... il nous sourit. *(Il lève les yeux au plafond)*

CECILE – Mon cœur continue de battre, c'est étonnant. *(Elle s'assied, la main sur le cœur)*

PRUDENT – C'était une belle âme. *(Sentencieusement)* Ce qu'il nous a donné ne peut nous être repris ... *(Un temps)* Il nous a tellement enrichi ... *(Un temps)* C'est une consolation ...

CECILE – C'est ma faute. J'ai été abominable. Je lui ai dit: «Pour moi, tu n'existes plus, tu es un homme mort.» Alors, il a préféré mourir ...

PRUDENT – Mais non, mais non, tu t'exagères ton pouvoir. C'est beaucoup moins romantique. Simplement, il a voulu récupérer les six mille dollars de la valise qu'il avait ramassée sur la route. Il désirait fricasser cet argent, tu comprends. Je lui ai dit de repasser dans trois ans.

CECILE – Dans trois ans ? Pourquoi dans trois ans ?

PRUDENT – Parce que je me suis trompé. Je croyais que la chose était acquise à celui qui l'avait trouvée dans les huit ans; mais le code dit cinq ans.

CECILE – *(incrédule)* Toi, tu te serais trompé ? Juste ciel, à qui feras-tu croire ça ! Tu l'as acculé au suicide, ... pour t'en débarrasser, ... parce que tu le hais ! *(Elle se tord les bras)* Assassin !

PRUDENT – La douleur t'égare ... Tu sais à qui tu parles ?

CECILE – *(s'agenouillant près de Robert)* Pardonne-moi, Robert, si à travers tes picoteries, je n'ai pas su voir ton angoisse. Je t'ai repoussé, ... moi qui rêvais de vivre à tes genoux, ... moi qui aurais voulu te donner toutes les joies du monde ... Quand j'avais du chagrin, je m'appuyais en pensée à ton épaule, et c'était comme un pavé qui me tombait de la poitrine. Et me voici lourde de toute la tendresse que je ne t'ai pas donnée ... C'est ça l'enfer: avoir le cœur débordant d'un amour inutile; savoir qu'on ne pourra jamais dire: mon chéri, à celui qu'on aime, et voir la vie s'étendre devant soi comme un désert sans fin. Oh ! j'ai mal ! *(Elle sanglote à gros hoquets)*

PRUDENT – *(à soi-même)* Les grandes eaux maintenant. Il ne lui manquait plus que d'avoir le nez comme une tomate.

CECILE – *(se relevant et se tournant vers Prudent)* Mets-toi bien ceci dans la tête: je porterai le deuil de Robert toute ma vie, et jamais ... je n'épouserai un autre homme. En plus, j'exige que tu me verses la part qui me revient de l'héritage de maman. Après quoi, je quitterai cette maison. *(Elle sort au fond)*

PRUDENT – *(imitant Cécile)* L'héritage de maman ... *(Autre ton)* Si tu crois ... J'ai fait mes dents de lait avant toi, mon petit ... *(Il ôte l'élastique d'une liasse de dollars et compte les billets. Robert exhale un soupir ... Prudent, alarmé, se détourne et s'approche du pseudo-cadavre)* Est-ce que par hasard ...? Non. Ce teint cireux, ces lèvres exsangues, autant de signes qui ne trompent pas ... *(Soupir de Robert)* Çà mais ... qu'est-ce que ça veut dire ? *(Il soulève le bras de Robert qui retombe inerte)* Ce n'était qu'un petit réflexe, ...

la dernière étincelle d'une vie qui s'éteint. A la minute suprême les lapins ont aussi de ces gargouillements. Et les poules donc ! *(Il recouvre Robert jusqu'au menton)* Mon petit Robert, jamais tu n'as eu l'air aussi parfaitement heureux ... Te voilà bordé dans le lit des élus, bercé par la musique des anges, servi par la phalange des séraphins, tu as tout ... La harpe et l'auréole ... Tout ... Et puis, tu verras le bel enterrement qu'on va te faire ! Et comme tu seras bien, là-bas, sous le gazon, dans la paix du cimetière ! Sans compter que c'est une promotion, la mort ! Dès que tu as tourné l'œil, tu deviens automatiquement un homme supérieur: intelligence hors ligne, cœur d'or, sincérité, intégrité, fidélité ... Vivant, tu es méprisé; mort, tu es glorifié. C'est tout profit. *(Robert ouvre les yeux et soulève légèrement la tête)* Quoi ? Tu refuses ? Puisque je te dis qu'il vaut mieux être mort ! La vie, pour toi, qu'est-ce que c'est ? hein ? C'est l'hôpital, la prison, le ruisseau ... Pense à tous les maux qui travaillent les pauvres humains: rhumatisme, cirrhose, dysenterie, anorexie, érysipèle, furonculose, tumeur, cancer, artériosclérose, délirium tremens, etc., etc. ... Et c'est ça que tu veux ? La misère dans la peau, la gangrène dans les os ! *(Robert se dresse sur les coudes)* Eh bien non ! Tu as voulu te pendre; alors aie un peu de suite dans les idées. Montre que tu as du caractère ... *(Robert se lève)*

ROBERT – Sacré Prudent ... Tu m'embaumes un peu vite. *(Il ajuste sa ceinture)* Et maintenant faisons nos comptes ... Retourne tes poches ...

PRUDENT – *(entre ses dents)* Sale petit détrousseur ! Infect propre-à-rien ...

ROBERT – Ce n'est pas pour te flatter, mais pour le culot, tu es rudement doué.*(Prudent porte la main à son front)* Tu étouffes ? ou est-ce le sang qui te monte aux yeux ? *(Prudent cherche un appui dans le vide, chancelle et tombe sur le canapé. Robert le considère un moment)* Parti pour un monde meilleur. *(Il l'empoigne par les jambes, l'allonge, la tête sur un coussin, le recouvre jusqu'aux épaules. Puis il s'approche du bureau, prend le code qui est resté ouvert, lit un article, hoche la tête. Floque entre au fond)*

FLOQUE – Le Docteur Cuic est à l'hôpital. Madame Cuic m'a dit ... *(Il s'arrête, car il vient d'identifier celui à qui il s'adresse. Son œil arrondi considère alternativement Robert et le corps inanimé de Prudent. Il a un mouvement de recul vers la porte)*

ROBERT – Qu'est-ce qui ne va pas ? La joie te suffoque ?

FLOQUE – *(rassuré)* Il est mort ?

ROBERT – Tout ce qu'il y a de plus mort. L'archange Gabriel avec sa trompette ne le réveillerait pas.

FLOQUE – C'est toi qui l'as tué ?

ROBERT – Pas même. C'est sa fringale des héritages. Quand il m'a vu revenir, ça lui a donné un coup de sang ...

FLOQUE – Sapristi ! Je donnerais dix ans de ma vie pour avoir vu ça. Souvent je me disais: un jour je lui rendrai un poulet de sa couvée. Le ciel ne l'a pas permis. *(Il va examiner Prudent de plus près)*

ROBERT – C'était un mauvais gros, et toi, tu es un faux petit. *(Sursaut de Floque qui bat en retraite)*

FLOQUE – *(bas à Robert)* Il me semble que je l'ai vu froncer le nez. Va donc le pincer un peu pour voir ... *(Robert s'approche de Prudent, lui prend la main qui retombe, le chatouille sous le nez)*

ROBERT – Tu peux cracher, la bête est morte. *(Floque s'approche à son tour, avance l'index vers le nez de Prudent, le retire, recommence. Finalement la tentation est trop forte; il lui touche le nez, qu'il bistourne et tortille avec de grands éclats de rire après chaque attouchement)* Dis donc, Floque, tu n'as pas honte de t'amuser avec un mort ?

FLOQUE – Que veux-tu, ça me fait du bien. Pendant vingt ans, cette ganache m'a fait descendre tous les échelons qui séparent un homme d'un paillasson. Pendant vingt ans, il m'a raréfié l'air de cette maison. Alors maintenant je respire. J'ai envie de danser.

ROBERT – Je sais. Il avait deux mains: une pour l'électeur dans un gant de velours; l'autre avec des griffes pour les petites souris inoffensives.

FLOQUE – Le voici, le gros matou. ... dégonflé comme un cochon de baudruche.

ROBERT – ... l'homme qui voulait le blé, le sac et l'argent du meunier ... Donner lui déchirait l'âme. Il économisait même les beaux sentiments: jamais le moindre délire d'abnégation, la plus menue folie de renoncement.

FLOQUE – On tirait plus facilement de l'huile d'un caillou qu'un centime de sa poche.

ROBERT – Oui. Il aimait à rentrer dans son argent et dans celui des autres. Ce qui me rappelle que j'ai une valise et que je n'ai pas déjeuné. *(Il se met en devoir de replacer les liasses de dollars dans la valise. Floque le regarde faire, tournant le dos à Prudent qui lève la tête, se redresse jusqu'à être assis sur son séant, puis soudain se recouche et fait le mort)*

FLOQUE – J'étais obligé de faire bonne mine à mauvais jeu. Mais ma timidité en dehors était compensée par mes audaces en

dedans. En pensée, je l'assommais dix fois par jour. *(Il se tourne vers Prudent)* Alors, vieux crabe, c'est fini la petite belote ... Les bagages sont faits ? On quitte cette vallée de crème au chocolat ? Il y en aura du monde à ton enterrement, et des couronnes et des discours ! *(Un temps)* ... et des yeux secs, et des mouchoirs dans les poches ... Qui te pleurerait ? Pédant, pingre, archifourbe, ... tu n'étais qu'une cacophonie de la nature; et maintenant tu n'es plus rien, pas même une autorité légitime. Et pas beau à voir avec ça ... Regarde un peu, Robert, ces poches qu'il a sous les yeux, ces buissons de poils au nez et aux oreilles, cette bouche en tire-bouchons. Et dis-moi si ça ne fait pas un vilain mort. *(Il se tourne vers Robert, tandis que Prudent se lève sans bruit)* Tout bien compté, je regrette qu'il soit parti sans crier gare. Un jour, je ne sais pas quand, je ne sais pas où, ... mais un jour, c'est certain, je lui aurais botté le derrière. *(Prudent lui détache un coup de pied bien senti dans les fesses)* Ouye ! *(Dressé sur la pointe des pieds, les mains au postérieur, il se répand en clameurs aiguës)* Ouye-ouye! Ouye-ouye-ouye !

PRUDENT – Ah ! c'est ainsi qu'on crache sur son bienfaiteur ! *(Il poursuit Floque qui recule vers le canapé)* Un va-nu-pieds que j'ai tiré de la misère ! Un filou que j'ai sauvé de la prison ! *(Acculé au canapé, Floque tombe assis; un coup de poing l'étend roide, les bras en croix)* Ça lui apprendra à vilipender les pouvoirs publics ...

ROBERT – Du calme ! du calme ! Tu cherches l'apoplexie, Prudent. *(Il ramasse la pèlerine et en couvre le corps inanimé de Floque)*

PRUDENT – Ça suffit, Floque. Vous pouvez vous relever.

ROBERT – D'ailleurs j'ai des doutes sur la valeur formative du coup de pied dans les fesses. Si c'était ça, parrain, le péché contre l'esprit ?

PRUDENT – Allons, Floque, ne faites pas l'idiot.

ROBERT – Homicide par vengeance ... Quinze ans de travaux forcés. *(Prudent a saisi la main de Floque, tâte le pouls, hoche la tête)* Cher Florimont Floque ... Tu étais un sage. Tu cherchais la vérité, et quand tu l'avais trouvée, ... tu la gardais pour toi. Aujourd'hui seulement, tu t'es déboutonné, et cette imprudence t'a coûté la vie ...

PRUDENT – Il couvait une maladie de cœur. Il me l'a dit, je m'en souviens maintenant. *(Derrière le dos de Prudent, Floque se redresse et fait à Robert des signes de dénégation)*

ROBERT – Le jury appréciera.

PRUDENT – Le jury ? Quel jury ?

ROBERT *(avec évidence)* Tu tapes comme un sourd. C'est ce que je dirai au tribunal.

PRUDENT – C'est à peine si je l'ai touché. Du reste, tu as dû le remarquer, je ne me suis jamais départi de mon calme... Nous formions une paire d'amis, Floque et moi. Deux doigts de la main; toujours du même avis. *(Geste de Floque)* Il a bien vu que je faisais le mort. Alors il s'est livré à une de ses bouffonneries... C'est un pince-sans-rire, Floque.

ROBERT – Et toi, tu lui as endommagé de postérieur. C'est ta façon d'entrer dans le jeu...

PRUDENT – J'ai été un peu vif, je le reconnais, ... pourtant je n'étais pas du tout monté contre lui.

ROBERT – Tu es mille fois trop bon, parrain, réfléchis un peu... Si les offenses étaient faites pour être oubliées, il n'y aurait plus aucun plaisir à offenser...

PRUDENT – En attendant, il n'est pas certain qu'il ait passé l'arme à gauche. Il faut lui faire la respiration artificielle ! appeler un médecin ! *(Il s'approche du bureau, tourne le téléphone de son côté, compose un numéro. Floque en profite pour s'esquiver à gauche. Prudent se détourne et l'aperçoit)* Floque ! *(Floque s'arrête pile; puis, lentement, pivote sur lui-même)*

FLOQUE – *(d'une voix étranglée)* Oui, monsieur le maire.

PRUDENT – Où alliez-vous de ce pas ? *(Floque bredouille quelques mots inintelligibles)* Vous étiez plus éloquent tantôt. Votre spécialité, c'est l'oraison funèbre, semble-t-il.

FLOQUE – Moi ? Pensez donc ! Je vous ai vu froncer le nez... Et les morts...

PRUDENT – ... ne froncent pas le nez !

FLOQUE – *(avec évidence)* Eh... Alors j'ai inventé cette blague... Je n'en croyais pas le premier mot, je vous assure.

PRUDENT – *(à Robert)* Qu'est-ce que je te disais ? hein ? Il m'a vu froncer le nez... Bien, Floque, très bien. Vous pouvez disposer.

FLOQUE – J'ai oublié de vous dire... Monsieur le député Corminbœuf désire vous parler.

PRUDENT – *(aux cent coups)* Depuis quand ? Depuis une demi-heure ? Etes-vous fou, Floque ? Laisser un député compter les clous de la porte ! comme un simple archevêque ou un vulgaire doyen de faculté ! Venez présenter vos excuses à monsieur Corminbœuf. *(Ils sortent. Robert achève de placer les liasses de billets dans la valise. Ensuite il soulève l'écouteur du téléphone, compose un numéro, attend quelques secondes)*

ROBERT – *(au téléphone)* Descends. Tout de suite. *(Il dépose l'écouteur, puis va s'asseoir sur le bureau. Cécile qui porte une robe*

noire, entre en coup de vent. A la vue de Robert, elle se sent chavirer)

CECILE – Robert ! *(Elle s'effondrerait si Robert ne se précipitait pour la soutenir)*

ROBERT – Non, Cécile ... Trois, c'est assez; quatre, c'est trop. *(Elle s'évanouit dans ses bras. Fort embarrassé de son précieux fardeau, Robert dépose Cécile sur le canapé; puis, s'agenouillant à côté d'elle, lui tapote le creux des mains)* Cécile ! Cécile ! mon petit cœur ... Qu'est-ce que c'est que ces yeux blancs ! Tu n'as pas l'habitude des pâmoisons, ... ce qui ne te retire pas le droit d'en avoir, évidemment ... Là, je te vois sourire ... Bon. Ecoute. J'étais parti pour un long voyage. Je t'ai entendue en rêve ... Et chacune de tes paroles me remplissait de honte et de regret. Comment ai-je pu être aussi bête ? Tu es unique. Tu es la seule fille au monde. Pour moi, l'amour, c'est une femme qui vous connaît et qui vous aime quand même. Alors, si jamais je fais quelque chose de propre dans la vie, c'est à toi que je le devrai ... Et pourquoi est-ce que je ne commencerais pas tout de suite ? *(Il consulte sa montre)* Aujourd'hui, à 16 heures 25, éclipse du grand peintre méconnu. Lundi, je reprends le chemin de l'université. Nous ne nous quitterons jamais, parce que dorénavant, tu fais partie de ma substance morale; je ne veux plus être qu'un morceau de toi.

CECILE – Un seul cœur, deux battements.

ROBERT – Quand tu auras froid, je claquerai des dents. Et quand j'aurai mal aux pieds, c'est toi qui boiteras.

CECILE – Ne parlons pas de malheur. Si tu savais comme je me sens bien ! Je me baigne dans des eaux tièdes et délicieuses ...

ROBERT – Je vis des siècles de bonheur.

CECILE – Parle, Robert, ... parle encore. *(Prudent entre à gauche. Robert se met debout. Cécile ferme les yeux)*

PRUDENT – Cécile ! Qu'est-ce qui t'arrive ? Tu n'es pas blessée ? *(Cécile ne réagit pas)* Non, c'est impossible ! *(Geste vague de Robert. Prudent croit comprendre)* Elle s'est empoisonnée ! *(A Robert)* Téléphone à la gendarmerie pour une ambulance, 4 72 39. Vite, vite ! *(Robert compose un numéro. Prudent se met à genoux à côté de Cécile)* Cécile ! Mon enfant ! *(Il la secoue)* Je n'ai que toi sur la terre, Cécile ... Ne me laisse pas ... Ma petite fille chérie ... Tout ce que j'ai est à toi. Je passerai ma vie à te gâter. Tes moindres désirs seront des ordres. Tu épouseras qui tu voudras ... Oh ! Elle ouvre les yeux ! C'est merveilleux !

CECILE – Tu disais, papa ?

PRUDENT – C'est merveilleux. Je disais: c'est merveilleux.

ROBERT – *(au téléphone)* La gendarmerie ? Bonjour, Monsieur. Je désirais une ambulance pour quatre personnes qui étaient mortes et qui sont ressuscitées ... *(Un temps)* Une mauvaise plaisanterie ? Le ciel m'en garde ! Nous vivons dans un temps fertile en miracles, Monsieur. *(Un temps)* Mais oui, mais oui, tout est bien qui finit bien. Au revoir, Monsieur. *(Il raccroche et court aider Cécile à se lever)*

CECILE – Papa, j'ai une grande nouvelle à t'annoncer.

ROBERT – Oui, figure-toi, parrain, j'ai failli mourir sans me connaître. Pendant que j'étais allongé sur le canapé, j'ai senti bouger en moi des vertus qui attendaient leur tour ... des perfections à l'odeur de violette. Alors j'ai décidé de m'inscrire dare-dare à la faculté de médecine.

PRUDENT – Félicitations. J'espère que tu ne changeras pas trois fois d'avis avant demain matin.

ROBERT – Ça, jamais; maintenant que j'ai deux trésors sous la main... *(Il désigne Cécile, puis la valise)* Deux trésors qui d'ailleurs n'en font qu'un. *(Il donne la valise à Cécile)*

CECILE – Merci Robert. *(A Prudent)* Tu fais une tête de l'autre monde, papa. Tu n'es pas content ?

PRUDENT – Très content. Il y a toujours de la joie dans le ciel pour fêter le retour d'un enfant prodigue.

ROBERT – Surtout quand c'est lui qui fournit le veau gras. Alors, c'est dit: ce soir, huit heures, à l'Hôtel des Trois Hussards ... C'est moi qui régale ... Avec la permission de Cécile ...

CECILE – Accordé.

PRUDENT – *(qui se souvient tout à coup)* Cristi ! Corminbœuf ! Je l'ai oublié dans l'antichambre ...

ROBERT – ... comme un simple Prix Nobel de physique.

CECILE – Trottons-nous. *(Elle sort avec la valise, suivie de Robert. Prudent va ouvrir la porte de gauche)*

PRUDENT – *(pendant que se ferme le rideau)* Monsieur le député, je vous dois un million d'excuses ...